

# Julien Vitores

## « A l'école, la nature est un révélateur de conflits de valeurs entre classes sociales »

L'auteur de « La Nature à hauteur d'enfants » souligne que, même si l'accès à des espaces végétalisés est favorisé dès le plus jeune âge, la perception de la nature varie toujours suivant les familles et l'enseignement

### ENTRETIEN

**L**es enfants s'intéressent-ils par eux-mêmes aux animaux ? Que signifie « la nature » pour ceux qui n'ont jamais quitté la ville ? Le sociologue Julien Vitores, qui enseigne à l'université Sorbonne-Paris-Nord, pose ces questions dans *La Nature à hauteur d'enfants* (La Découverte, 256 pages, 22 euros), ouvrage issu de sa thèse soutenue en 2023. Pour cette enquête, il s'est rendu dans trois écoles maternelles : une école privée de l'Ouest parisien et deux écoles publiques – l'une dans le nord de Paris et l'école rurale où il a fait sa scolarité. Il y a étudié la manière dont le thème de la nature, objet scolaire dès le plus jeune âge, est appréhendé par les familles, qui transmettent des choses différentes à leurs enfants selon leur capital économique et culturel, mais aussi leur origine géographique. L'école valorise ces connaissances préalables, qui contribuent à ancrer les inégalités.

**Les enfants sont souvent considérés comme s'intéressant spontanément aux plantes et aux animaux. Toute une littérature pédagogique encourage par ailleurs à les mettre au contact de la nature. Il y a même eu une proposition de loi, déposée fin juin, pour encourager l'éducation à l'extérieur. Cela ne vient-il pas du fait que les enfants passent moins de temps dehors qu'auparavant ?**

La crise liée au Covid-19 a en effet participé à un regain d'intérêt pour la nature. Dans des sociétés de plus en plus urbanisées, les études confirment que les enfants passent moins de temps à l'extérieur. S'est donc développée l'idée qu'il y aurait chez les enfants un « manque de nature ». Il circule par ailleurs une idée de sens commun, qui se retrouve dans divers textes de psychologie et même d'anthropologie, selon laquelle il y aurait une proximité instinctive entre les enfants et la nature.

Il me semble qu'il y a là un risque d'idéalisation, car ce qui semble être du sens commun est en réalité socialement situé. En outre, le « contact avec la nature » est une idée fourre-tout qui ne permet pas de décrire ce dont on parle : personne n'a envie de mettre son enfant au milieu d'un désert brûlant, ou sous les vagues en pleine tempête... On pense plutôt à des espaces végétalisés, à des usages précis d'objets naturels qui vont permettre certains apprentissages.

Faire de l'accès à la nature une ambition éducative est louable, mais ce risque d'idéalisation neutralise les enjeux éducatifs : comme si, à partir du moment où on mettrait les enfants dehors, la nature allait faire le travail toute seule ! L'approche sociologique permet de montrer qu'il y a toujours, en arrière-plan, des débats éducatifs et différentes manières d'appréhender la nature. Si l'éducation au-dehors est assurée par une enseignante intéressée par les pédagogies alternatives, comme c'est d'ailleurs souvent le cas, les enfants ne vont pas expérimenter la même chose que s'ils font une sortie sous la responsabilité d'un chasseur.

**Justement, votre ouvrage propose une typologie des différents rapports à la nature. Les parents à fort capital économique valorisent une nature « grandiose » et difficile d'accès ; la petite bourgeoisie intellectuelle est attachée à l'observation comme moyen de développer l'intelligence. Et le rapport à la nature est encore différent entre les catégories populaires urbaines et rurales...**

Le fait d'avoir enquêté de manière comparée dans trois écoles m'a servi de levier pour mettre en évidence des contrastes entre des familles qui n'ont pas les mêmes choses à transmettre et ne donnent pas aux choses le même sens. On le voit bien à travers la pratique de la collecte d'objets naturels comme les feuilles ou les marrons : dans les milieux urbains à fort capital culturel, elle est valorisée, au point qu'une mère vient même au square avec un petit sachet pour les rapporter à la maison. A l'inverse, un père issu des classes populaires urbaines indique clairement que ses filles ne collectent pas d'objets au square. Dans les catégories populaires rurales, les objets naturels, lorsqu'ils sont collectés, sont perçus comme encombrants et vite jetés : « C'est bon, c'est des cailloux », dit une mère.

Identifier ces catégories permet aussi de montrer que l'appropriation de la nature passe par une mise à distance des autres classes sociales. Il y a ainsi ce père technicien forestier qui se moque un peu des urbains diplômés, qu'il juge idéalistes, alors que lui n'a pas intellectuellement le lien à la nature de ses enfants, qui y passent pourtant beaucoup de temps. A l'inverse, dans les familles dotées d'un fort capital économique, j'ai pu entendre qu'une plage bondée n'est pas « la nature ». Luc Boltanski décrivait cela dès les années 1970, en montrant que cette peur d'être débordé par la présence des autres est l'une des caractéristiques de la bourgeoisie.

**Cette typologie recoupe des choses que l'on sait grâce aux travaux de la sociologie scolaire : la bourgeoisie valorise la performance, les professions intellectuelles, l'exploration dite « spontanée »... Vous développez aussi des observations sur la violence symbolique qui s'exerce à l'école quand les enfants savent moins de choses. En quoi votre travail renouvelle-t-il le genre ?**

Effectivement, on retrouve les mêmes constats d'une enquête à l'autre. En tant que support éducatif, la nature est prise en main par de nombreuses familles, qui y projettent des choses différentes, il est donc normal qu'elle devienne un révélateur



### LE LIVRE

#### « La nature à hauteur d'enfants »

La découverte de la nature est le fruit d'une socialisation, dès l'enfance, qui diffère en fonction des ressources et des valeurs de la famille, puis, très vite, de la position symbolique de l'enfant à l'école. C'est ce que démontre brillamment le sociologue Julien Vitores dans *La Nature à hauteur d'enfants* (La Découverte, 256 pages, 22 euros). Ce travail fait entrer, avec bonheur le lecteur dans les classes de maternelle que le sociologue a observées. Les enfants rapportent leurs expériences avec une spontanéité que n'auraient pas leurs parents : quand Solène se promène, c'est « dans la forêt de mon papa ». La seule fois où Yusuf est allé à la mer, c'était « à la plage de Corinne » – du nom de la responsable associative qui a organisé la sortie. Dans leurs réponses, on retrouve l'infinité de nuances qui forgent les inégalités – et dont le système scolaire aura le plus grand mal à se défaire. L'approche sociologique permet de montrer que l'accès à la nature demande du temps et de l'argent. Apprendre aux enfants à l'explorer implique de cesser de sacraliser une nature, « pure, neutre, et extérieure aux rapports sociaux », et d'accepter que ceux qui s'y promènent sont pris dans des rapports inégalitaires. Sous peine, conclut l'auteur, de « repeindre en vert un monde toujours plus inégalitaire ».



YANN LEGENDRE

teur des logiques sociales plus générales, voire de conflits de valeurs.

La sociologie scolaire s'est moins intéressée aux enfants très jeunes. Pour cette raison, j'ai voulu mener une enquête de terrain auprès de ce public encore en train d'apprendre à parler, et dont le regard sur le monde est en construction. Interroger le rapport à la nature dès le départ me permettait de voir les inégalités se construire. On pourrait penser qu'il s'agit de petites inégalités faciles à corriger, entre des enfants qui connaissent déjà un mot et d'autres pas... Mais elles ont pour effet de mettre certains enfants, dès 5 ou 6 ans, en situation de donner toujours les bonnes réponses, voire d'adopter la posture de celui qui corrige les autres, ou, à l'inverse, de celui qui ne sait pas et qui cherche une échappatoire.

Lors d'une sortie scolaire, par exemple, il y a eu cette scène où une petite fille se fait reprendre par l'enseignante parce qu'elle avait identifié un poney tacheté comme étant « une vache ». Vexée, elle se met à « faire des bêtises », jusqu'à se faire franchement réprimander. Elle répond alors à la maîtresse : « J'rigole ! ». Confrontés à la violence symbolique, les enfants se réfugient dans l'humour : cela s'est vérifié dans le contexte spécifique de la découverte de la nature.

**Vous donnez cet exemple, très parlant, des « familles » d'animaux : lorsque vous demandez aux enfants d'associer des animaux entre eux, certains sont déjà capables de réunir les mammifères ou les félins...**

Oui, les enfants des catégories favorisées peuvent pointer le lion et le chat comme étant de la même famille, sans forcément se souvenir du mot « félin ». Ils savent que c'est la bonne réponse, parce qu'ils l'ont lu dans un livre avec leurs parents. Quand on dit « famille » aux élèves issus de catégories populaires, la plupart pensent aux frères et sœurs, au papa et à la maman... Ou ils considèrent que les animaux « vont ensemble » pour des raisons relationnelles, celles des récits pour enfants : le chat court après la souris, par exemple.

**Cette capacité à classer, dès l'âge de 5 ou 6 ans, révèle, selon vous, une forme de « proto-capital culturel » qui correspond aux attentes scolaires. Mais quid des enfants qui n'ont pas l'occasion de découvrir la nature avec leurs parents ? L'école pourrait-elle faire plus pour apporter aux enfants un accès qu'ils n'ont pas par ailleurs ?**

Il n'est pas évident d'avoir des réponses tranchées sur ce point, mais il serait intéressant de réhabiliter les classes vertes et

les classes de découverte. Cela supposerait de donner des moyens et du temps pour organiser des sorties, de manière répétée, et espérer compenser ce que les familles ne peuvent pas fournir par ailleurs.

Une analogie peut être faite avec les pratiques culturelles comme la visite au musée, avec cette maman qui me dit : « Il y a vingt ou trente ans, il fallait emmener son enfant au musée, (...) aujourd'hui, c'est l'emmener dans la forêt. » De nombreux musées sont devenus gratuits, mais on n'a pas enregistré pour autant de baisse drastique des inégalités de fréquentation. On pourrait envisager l'accès à la nature un peu dans les mêmes termes. Il ne faut pas tout faire reposer sur l'école, et s'obliger à penser les inégalités de manière plus structurelle, en réfléchissant à ce qu'on peut mettre à disposition des familles pour faciliter l'accès à la nature et le rendre désirable sans que cela soit perçu comme lointain, élitiste, ou savant. Il y a plusieurs enjeux : la question du temps libre, l'accessibilité, les transports, la qualité des espaces naturels et leurs aménagements.

**Vous observez que l'école est devenue porteuse d'une morale écologique, qu'elle transmet aux enfants dès la maternelle. N'y a-t-il pas une tension entre les différentes approches familiales de la nature et l'idée d'enseigner un ensemble de pratiques civiques aux enfants ?**

Si, c'est l'une des raisons pour lesquelles il ne faut pas dépolitiser cette question : la nature, chacun y voit ce qu'il veut. L'éducation nationale estime que les enfants peuvent devenir les porteurs du bon geste écologique au sein des familles, et c'est là que peuvent se situer les points de tension, car l'appréciation parentale de cette transmission scolaire diverge : certains parents sont enchantés de voir l'école promouvoir des valeurs qui correspondent à leur style de vie, et d'autres sont plus méfiants.

J'ai, par exemple, croisé, parmi les parents de l'école rurale, un père ingénieur dans le nucléaire qui trouvait que l'école faisait du bourrage de crâne en disant aux enfants que le plastique, « ce n'est pas bien ». De même, les classes populaires qui échappent à la précarité adhèrent à une forme de bon sens écologique, là où les familles les plus en difficulté vivent l'écologie comme une série d'injonctions culpabilisantes, dans des contextes de vie déjà très contraignants. Ce sont aussi des parents qui disent : « On voudrait bien s'en préoccuper, mais on ne peut pas, on n'a pas le temps. » ■

PROPOS RECUEILLIS PAR VIOLAINE MORIN